



José Caraghiaur
Enseignante au
Collège Marie-Victorin

Lorsqu'on m'a demandé si je voulais bien faire part de mes opinions sur l'enseignement collégial, j'ai accepté sans hésitation. Ce n'est que plus tard, il y a quelques jours à peine, que je me suis demandée dans quelle mesure une jeune enseignante comme moi saurait intéresser un auditoire de professeurs avertis comme vous.

J'ai pensé vous proposer un petit jeu connu: celui de l'"avant-après". Faisons donc un retour en arrière,

Mai 1974. Je viens d'être admise au Collège Marie-Victorin. J'opte pour continuer mes études. À cette occasion, mon père m'envoie, l'espace d'un été, élargir mes horizons dans sa Roumanie natale. Je suis séduite; c'est l'engouement mais, études obligent, je reviens sagement au bercail.

En août, je commence mon cours en lettres à Marie-Victorin. Je passe deux belles années, deux années pendant lesquelles j'ai eu quelques éminents professeurs... et quelques autres. Je dois aussi en avoir fait damner certains! Chose étrange, est-ce le recul, l'âge ou la désillusion, je serais bien embêtée de parler des cours. Je n'en garde pas de souvenirs marquants.

J'obtiens mon D.E.C. et, ne pouvant résister à l'engouement développé deux ans plus tôt, je repars, pour un an cette fois, en Roumanie.

Cette année a duré six ans. En Roumanie j'ai dû faire face à un milieu universitaire des plus traditionnels. C'est à Bucarest que le spectre des examens m'a fait pâlir. Il n'y avait qu'un examen qui couvrait toute la matière de

l'année. Un échec dans une matière nous obligeait à reprendre tous nos cours...

J'ai passé outre les difficultés et je suis revenue au Québec, maîtrise en poche.

1984. Malgré les prédictions d'Orwell, l'année s'annonce bien. Le 15 août, j'entre au Collège Marie-Victorin comme chargée de cours pour enseigner la poésie et le journalisme.

Comme je n'avais aucune connaissance pratique de ces disciplines, j'ai dû passer tout l'été à mettre sur pied des plans de cours qui répondraient aux exigences requises. Les seuls modèles que j'avais sous la main étaient des plans de cours de professeurs permanents. Ca devait être suffisant... Mais à ma déception l'accent était mis sur le contenu. Quant à la manière de passer cette matière: peu d'indices. Pour un jeune professeur, cette constatation est affolante. Il a besoin de support et d'aide dans ses démarches de planification. Ces connaissances ne nous tombent pas du ciel comme des bouteilles de coke! Tous les dieux ne sont pas tombés sur la tête.

Besoins d'encadrement,
L. Archambault,
N. Boutin,
N. Robert, p. 94.

Dans l'ensemble, les cours se déroulaient bien mais je me suis heurtée à un groupe difficile. J'en avais hérité parce que personne n'en voulait au département. Incidemment, je déplore le fait que les jeunes enseignants servent souvent à *"boucher des trous"*.

Au bord de la dépression, et j'exagère à peine, je me cherchais une bouée de sauvetage. Il fallait que j'en parle. J'avais besoin de quelqu'un pour me donner du feed-back. C'est vers mon département que je me suis tournée. Malheureusement s'il y a des attentes et des demandes de la part des départements envers les nouveaux professeurs, ces derniers reçoivent peu de support. Non pas parce que les *"aînés"* ne sont pas gentils et ouverts. Ils sont accueillants. Mais ils ne réalisent pas ce qu'on attend d'eux. Ils ont oublié ce que c'est que d'être inexpérimenté. Ils ont relégué aux oubliettes leurs angoisses de nouveaux professeurs maintenant qu'ils approchent de leur semi-retraite.

*Solitude et isolement
des enseignants,*

A. Condamin, p. 15;

M. Poirier, p. 32;

R. Grégoire, p. 77.

L'isolement est le drame des enseignants qui débute.

Lors de cette première année, j'ai eu à faire une remise en question importante. Pendant ma vie d'étudiante, je n'étais pas un modèle et je pensais beaucoup plus à mes sorties qu'à mes cours. Or, j'étais maintenant de l'autre côté de la barrière. C'était moi qui enseignais. Saurais-je jouer mon rôle? Le système européen m'avait assez échaudée pour que j'évite de retomber dans les pièges des piédestaux. Mais je devais éviter l'autre extrême, le laisser-aller. Comment trouver le juste équilibre? Quelles méthodes utiliser? Je ne voulais pas soumettre mes étudiants à des tests aussi traumatisants que ceux que j'avais subis. Quels instruments utiliser? Il était hors de question pour moi de soumettre mes étudiants à des tests de mémorisation aussi traumatisants que ceux du système traditionnel connu en Roumanie. Mais je voulais, et je veux toujours que mes étudiants, dans dix ans, aient d'autres souvenirs du cégep que les activités parascolaires. Quelle stratégie adopter... Autant de questions qu'il était difficile d'aborder avec les collègues.

Et à tout cela s'ajoutait une difficulté supplémentaire. Je me suis en effet retrouvée dans un département qui regroupe mes anciens professeurs. Je me devais de leur montrer que les bases qu'ils m'avaient enseignées étaient solides. Je me demande souvent si ces collègues m'ont considérée à mes débuts comme une des leurs ou comme une étudiante... Un jour, j'aurai le courage de le leur demander.

La solution à tous ces problèmes est pourtant bien simple. Il faudrait penser à une forme d'encadrement, à un groupe qui pourrait guider, épauler les nouveaux professeurs et leur permettre d'échanger avec les autres. Il faut à tout prix abolir les clans de professeurs. Cessons de caser les jeunes d'un bord et les autres de l'autre côté. L'entraide a bien meilleur goût!